

ÉDITEUR

Palais-Royal

(Galerie d'Orléans)

ÉDITEUR

Palais-Royal

(Galerie d'Orléans)

LA

MÉPRISE D'HERNANI

OU

UN PEUPLE D'HISTRIONS

PAR

ALEXANDRE WEILL

Je m'inscris en faux contre le succès universel d'*Hernani*. Moi tout seul! Je fais plus; je prouverai que ce succès est une calamité nationale, qu'une nation qui acclame de pareilles œuvres, fussent-elles écrites par Dieu lui-même dans une langue de feu et de diamant, est une nation sans raison et sans conscience, une nation ivre du vertige bachique ou pourrie d'une gâterie d'idiots, que cette nation d'Hernanis, c'est-à-dire de fanfarons, de rodomonts, ne se tiendra pas debout un jour, une heure, une minute, je ne dis pas devant l'Empereur Napoléon III, mais devant n'importe qui, s'appelât-il Bismark, qui osera marcher sur elle d'un pas hardi ou seulement l'acheter avec des colliers d'or et des dona Sol.

Qu'on ne vienne pas me dire pour tout argument que je suis un envieux ou un misanthrope. Dans cet empan de vie que la parcimonieuse nature nous a mesuré, il n'y a d'enviable que la jeunesse et la santé. Je les ai eues. Je ne suis pas chrétien, c'est-à-dire injuste, plein de préjugés déraisonnables dès la naissance, ni athée, livré au hasard des passions et des vices. Le peu de bien que j'ai dépassé mes besoins. J'en aurais moins, j'en aurais encore trop. Que me reste-t-il à envier? La gloire littéraire? Sur mon âme, si elle devait me venir des admirateurs d'*Hernani*, je la leur rejetterais à la figure comme un citron sans jus. La vraie gloire vient d'en haut! Il n'est donné à aucun mortel de l'augmenter ni de la diminuer. Si je tenais au succès, je hurlerais avec nos bergers loups. Je n'écris que par conscience, par force majeure de devoir, poussé par la voix de la raison qui crie dans toute âme humaine. Je sais bien que les moutons de Panurge couvriront cette voix de leurs bêlements, qu'ils sauteront jusqu'au dernier. Mais je sais aussi que plus tard, quand tous les plongeurs seront faits, quand le remous de vase et d'écume aura tourbillonné sur toutes ces têtes sans cervelle, il viendra des esprits d'élite qui, évoquant ma mémoire, rendant justice à ma bonne foi, suivront mon exemple et rendront plus de services que moi à leur pays et à l'humanité.

Moi, qui attaque Hugo, je le mets plus haut que tous ces hurleurs de bravos. Je prétends et maintiens que ce sont les œuvres de ce poète qui ont créé l'état social actuel. C'est lui,

c'est son génie puissant mais démoralisateur qui a affolé toutes les raisons, corrompu toutes les consciences, tordu tous les esprits, courbé toutes les hauteurs, amolli tous les caractères, ridiculisé toutes les vertus, asservi tous les cœurs.

Dans *Hernani*, tant acclamé, il n'y a ni vérité, ni idéal, ni justice, ni un brin de véritable honneur. Il n'y a pas un seul homme qui ait pour moteur soit une idée, soit un principe. Il n'y a pas un seul caractère qui ne change d'un acte, d'une scène à l'autre. Il n'y a pas un seul esprit dont les actions soient conformes aux paroles et qui puisse être suivi une heure seulement dans n'importe quelle situation de la vie!

Ce ne sont que rodomontades, que fanfaronnades et que pantalonnades! Ce sont des pantins, que le poète couvre de pourpre, de soie et de velours, de paillettes d'or et de diamant. Nul d'eux ne marchera tout seul, une minute, sans ficelles. Jamais pareils hommes n'ont existé dans aucune société. Dès qu'ils ont essayé de s'incarner, tout, autour d'eux, a croulé, eux les premiers. Quand ils ne sont pas rodomonts, ils sont fous! Quand ils ne sont pas fous, ils deviennent chenapans!

Voyons et prouvons!

Voici d'abord *Hernani*, le chenapan en chef.

C'est un bandit. Pourquoi? Il en veut au roi qui a tué son père! Que ne le tue-t-il à son tour à la cour? Faut-il pour cela piller, voler des passants et remplir les forêts de ses rébellions? Je sais qu'on a imité Schiller: mais Carl Moor se rebelle contre les iniquités sociales. C'est un philosophe, un fils mal élevé de Rousseau. Il ne fuit pas, il ne brandit pas des poignards, mais des idées!

Est-ce un républicain? On le dirait en l'entendant crier:

Va, jamais courtisan de son lever maudit,
Jamais seigneur baisant ton ombre, ou majordome
Ayant à te servir abjuré son cœur d'homme,
Jamais chiens de palais dressés à suivre un roi,
Ne seront sur ses pas plus assidus que moi.
Ce qu'ils veulent de toi, tous ces grands de Castille
C'est quelque titre creux, quelque hochet qui brille
C'est quelque mouton d'or qu'on se va pendre au cou,
Moi, pour vouloir si peu, je ne suis pas si fou.



Le reste à l'avenant. Jamais fanfaron ni pitre de foire pareil n'a surgi ni dans la vie ni dans la poésie. N'était le respect que je dois au génie du poète, je dirais que son Hernani n'est qu'un mouchard. A coup sûr, à comparer ses faits et gestes des actes à venir avec les paroles citées, il a l'air d'un agent provocateur. Tout à l'heure, ce farouche démocrate, tenant ce roi suspendu à sa haine comme un goujon au bout d'un hameçon, le secoue en lui criant : Je vous hais, je vous hais ! Je vous tiens, je vous tiens ! Puis, quand il s'agit de frapper ! une révérence ! ayant l'air de dire : Vous savez bien que nous jouons la comédie ! Et quand le roi le menace, Hernani, l'intrépide démocrate, répond :

Mais la France est auprès de l'Espagne !

En termes vulgaires : Je prendrai la fuite, je m'exilerai.

Don Carlos, en souriant, riposte :

Et quand j'aurai le monde !

Moi, s'écrie alors Hernani :

J'aurai la tombe.

Pantalonnade ! Cette tombe, c'est la curée ! Dès que don Carlos tient le monde, Hernani sort de sa tombe et d'une voix caverneuse :

Je prétends qu'on me compte.

Et quand l'empereur l'appelle duc, Hernani, jetant un regard vers le ciel, dit : « Juste Dieu ! » en d'autres termes : Sauvé, mon Dieu ! Puis, se tournant vers don Carlos, il crie : « Vive l'empereur ! » en le traduisant avec une cheville : « *Ah ! vous êtes César !* » Pour récompense il reçoit un de ces hochets qui brille, dont il s'est tant moqué, qu'on appelle à meilleur titre *un collier* ou *une croix*. Puis Hernani, plus niais encore que criminel, pousse ce cri phénoménal et pharisaïque :

QUI DONC NOUS CHANGE TOUS AINSI ?

Qui ? Mais c'est Hugo ! Un grand enfant qui, de sa vie, n'a eu une notion ni d'un principe, ni d'une idée, qui n'a jamais su ce que c'est qu'un devoir, que la raison, que la logique, qui s'est toujours cru au-dessus de la nature et de la loi, qui, j'en suis certain, s'adore lui-même, se croyant son propre créateur.

Et l'on veut que Hernani, tel qu'il se montre, se tue sur le signe d'un cor, parce qu'il a engagé sa parole ! Mais puisqu'il ne tient pas sa parole à soi-même ! Allons donc. La vérité est qu'il fallait qu'il fût tué ! S'il vivait, on l'assommerait de sobriquets au *Café de Madrid*.

Que l'on me cite dans la littérature des peuples civilisés quelque chose d'approchant ? Ce n'est pas l'auteur du *Cid* qui eût jamais songé à poétiser un chenapan pareil, à se donner démenti sur démenti. A la première page de la pièce, on sait quelle conduite tiendront Rodrigue, don Diègue, le Comte, don Fernand et Chimène. Tout y est logique. Les actions jaillissent conformes aux paroles. Chaque fruit sent son arbre. Les rosiers n'y portent pas des chardons, les lions ne s'y transforment pas en moutons.

Et, de fait, tous nos Hernani, depuis trente-sept ans, ont suivi l'exemple de leur grand modèle. Tous ceux qui l'applaudissent aujourd'hui, conscients ou inconscients, le suivront demain.

Deuxième fanfaron, deuxième chenapan, don Gomez. Ce farouche Castillan, ce héros de jadis, ce montreur de portraits, commence par être naïvement refait par le roi. Soit. Il est

possible qu'il sache ce qu'il a l'air d'ignorer. Tout à l'heure il va recevoir un pèlerin qu'il appelle son hôte. Ce pèlerin se trouve être un bandit ; ce bandit, dont la tête est mise à prix, est un rival, un ravisseur de femme. Il s'est introduit subrepticement dans la maison pour lui enlever sa fiancée que le vieux trouve pendue au cou du jeune. Où donc est l'honneur de ne pas tuer un pareil homme, pour peu que l'on soit jaloux, pour peu qu'on ait jamais tué ? A défaut de force, on n'a qu'à le livrer à la justice, qui le réclame à cor et à cri. Est-il venu dire, en gentilhomme : Je suis Hernani, j'aime votre nièce, je me mets sous votre protection ! Mais don Gomez lui-même l'appelle *un lâche, un Judas* !

Mais ce montreur de portraits n'est lui-même qu'une gâchette et qu'un fanfaron !

Don Carlos, dans cette scène, est encore plus niais ! Il n'aurait eu qu'à dire à Gomez :

Vieillard stupide, il l'aime !

Et le vieux lui aurait livré Hernani. Son honneur, qui n'est qu'une pantalonnade, n'aurait pas tenu contre cet hémistiche. Il est vrai que la pièce eût été finie. Il faut que ce soit Hernani qui le prononce, quand don Carlos aura emmené dona Sol, sans nous apprendre où il l'a cachée, entre cet acte et son voyage à Aix-la-Chapelle ! N'importe ! Ce brave et loyal nigaud de Gomez se redresse comme un tigre et se fait conspirateur contre le roi qui, sur le dire d'Hernani, aime sa nièce.

Mais, vieillard stupide, tu as vu ta fiancée au cou d'Hernani, tu ne l'as jamais vue aux pieds du roi ! Et sans sourciller, sans débrider, tu te mets du parti d'un bandit, d'un homme que tu viens d'appeler Judas, que tu crois pire que *Luther* ! Et contre qui ? Contre ton seigneur et maître, qui n'a commis d'autre crime que d'être amoureux à vingt-cinq ans de la plus belle entre les belles. Cela vaut bien la peine d'avoir tant de portraits !

On le voit, les pantins de Hugo ne sont pas plus fidèles à la royauté qu'à la démocratie. Ce sont d'horribles égoïstes, d'abominables condottieri. Malheur à ceux, peuples ou rois, qui y comptent ! Comme leur créateur, un bâton creux, ils se briseront sous la main qui s'y appuie !

La scène de ces deux nouveaux amis au caveau est encore plus ridicule. En face de leur ennemi mortel ils se mettent à gesticuler, à se démener, à se récrier : « A moi, à moi le coupl ! Non, répond l'autre, c'est à moi. » On dirait un agent et son compère ! Mais, malheureux ! allez-y donc tous deux ! Deux coups valent mieux qu'un ! Les vrais conspirateurs, comme ceux qui ont tué César, ne se disputent pas les coups, ils frappent ! La vérité est que nous n'avons devant nous que des histrions, des musiciens, des joueurs de cor ! Et des êtres pareils vont se tuer : l'un sur le signe d'un cor, l'autre en se suicidant ! Oui, quand les poules auront des dents.

Comparer cette figure au Comte de Corneille, c'est un véritable blasphème. Le Comte, se croyant offensé, ne fait pas de phrases.

Tout grands que soient les rois, ils sont ce que nous sommes. Ils peuvent se tromper comme les autres hommes.

Et quand don Arias lui dit :

Mais songez que les rois veulent être absolus !

Le Comte répond :

Qui ne craint pas la mort ne craint pas les menaces.
J'ai le cœur au-dessus des plus fières disgrâces.
Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

Et il joint l'action à la parole !

Arrivons à don Carlos !

C'est tout simplement l'idéal du pouvoir absolu et du droit divin. Mais comme la logique est chose inconnue au poète, cet idéal choppe à tout instant contre une fausse idée, une déraison ou une folie. Ce nouvel empereur qui prie Charlemagne :

Et dis moi qu'il vaut mieux punir que pardonner.

Qui a déjà dit à Ricardo :

Ah! loin que mon épée aux factions soit douce.
Je la lui (au bourreau) prêterai si sa hache s'érousse.

Devient le plus clément des empereurs, dans le poème bien entendu, bien qu'il fût un des plus cruels princes de l'histoire. Ses édits contre le luthéranisme et les *anabaptistes* ne respirent que feu et que sang, et il a été fidèle à ses édits. Tout ce qu'il fait est contraire à ce qu'il dit. Par exemple : après avoir menacé, mais en roi de carton, don Gomez de le mettre à mort pour ne lui avoir pas livré cet insaisissable Hernani, qui est partout, il lui fait grâce en emmenant sa nièce. Henri IV ne l'eût pas fait. Il n'eût pas voulu d'une belle à ce prix. Aussi quand plus tard il la marie à ce benêt d'Hernani, il a bel et bien l'air de marier sa maîtresse. Tel qu'il est, avec toutes ses inconséquences, c'est le modèle le plus violent du pouvoir absolu :

Dieu Seul et l'Empereur sont grands, et le Saint-Père.

Le Saint-Père ne pouvait manquer. Jamais Corneille ni Racine, ni Molière n'eussent taillé un rôle pareil dans la pourpre d'un roi, sans philosophie, sans raison, sans principe, ne procédant que par caprices.

Quelle différence entre ce langage et celui de don Fernand de Castille! Faudra-t-il citer tous les princes de Corneille et de Racine! Dans la poésie, il n'y a que Néron, dans *Britannicus*, qui approche quelque peu de cette *Jupiterrerie* capricieuse. Dans la réalité historique, le premier empereur a pu dire certains mots de cette façon. Don Carlos, du reste, c'est le poète lui-même. Né despote, sans science et sans jugement, mais avec une puissante imagination, avec un cœur de feu, débordant de sentiments contradictoires, il eût, s'il avait régné, marché d'extrême en extrême, de la dernière cruauté à la dernière clémence, ne procédant que par bonds et par sauts. Une seule chose, pourtant, qu'il n'eût jamais pardonnée : une attaque à sa vanité. Si jamais ce créateur de don Carlos avait le pouvoir dans l'État, il abolirait la peine de mort pour l'assassin de son prochain, mais la laisserait peut-être pour crime de lèse-Hernani.

Reste dona Sol. Chimène sait qui elle aime et pourquoi elle aime. Rodrigue est vaillant, généreux, dévoué, honnête. Elle devine en lui le futur sauveur de la patrie.

Dona Sol n'aime que la barbe, la taille et l'ardeur érotique d'Hernani. Soit! Le succès de la pièce est là! C'est la glorification de la passion brutale de l'amour *quantitatif* aux dépens de l'amour *qualitatif*.

Encore si Hernani lui avait inspiré sa soi-disant haine contre la royauté! Mais non. Elle aime comme une folle. A tout instant elle brandit le poignard en disant : Plutôt mille morts!

Mais alors on ne comprend pas comment une fille pareille se laisse enlever à la barbe de son bien-aimé et de son oncle par le roi qu'elle déteste. Elle sait pourtant que le jeune roi l'aime, et qu'il ne l'enlève pas pour enlever des perles avec elle.

Qu'est devenu le poignard? Ce fut là le moment où jamais de le tirer de la jarrettière ou du corset! Il est vrai qu'il faut qu'elle le garde pour le montrer à Hernani dans le caveau, probablement pour nous prouver qu'elle ne s'en est pas servie!

Quand un caractère est faux il se dément toujours lui-même, quelque soin que l'on prenne pour masquer les défauts.

Telle quelle, dona Sol est une fleur sauvage et printanière.

Mais une hirondelle, dit le proverbe, ne fait pas l'été. Dona Sol, fût-elle une perle d'amour et de vertu, ne saurait racheter les vices d'une œuvre de démoralisation, de défaillances et d'histrionnage

Ah! me dira-t-on, *Hernani* est un poème d'amour, d'amour folle, si vous voulez, mais d'amour, et il n'est que cela. Il est bien écrit! il a le souffle! il a la jeunesse! il amuse! il fait rêver! Si cela était vrai, je ferais mieux de jeter ma langue aux chiens et ma plume au *Moniteur*!

Mais cela n'est pas!

Hernani et ses congénères ont eu plus d'influence sur les générations de France que tous les discours prononcés depuis trente ans au Palais-Bourbon et au *Luxembourg*, que tous les articles de nos journaux, que tous les livres de nos professeurs!

Le poète seul s'appelle *créateur*. Il modèle les humains sur ses créations. Si ces créations sont logiques, fortes, grandes, justes, pleines de raison et de vertu, les générations auxquelles il verse du feu dans les veines seront grandes, sublimes, se sacrifiant pour la justice et la vertu. Si, au contraire, ces créations ne sont que des histrions, des pantins, des fanfarons, n'ayant dans la bouche que des mots de justice, de dévouement, de démocratie et agissant comme des pitres, les jeunes malgré eux les imiteront forcément, d'instinct et de mémoire. Parfois un seul poète transforme les générations de plusieurs siècles.

Corneille n'a pu créer que des héros nobles, ne posant jamais, ne se démentant jamais, *se dormant parfois mais ne se vendant pas!*

Racine n'a créé que des amants délicats, aussi honnêtes qu'ardents, et n'oubliant jamais leur dignité d'homme.

Molière a créé des millions d'honnêtes consciences, plus encore des philosophes, se dévouant pour la vérité quand même, comme Alceste.

Mais Hugo, lui, n'a créé que des *Hernani*.

La France, depuis l'existence de ce génie malfaisant, est peuplée d'Hernanis!

Tous les romantiques, tous les éclectiques sont des Hernanis et des Hernaninos. Faut-il les nommer?

Ils s'appellent *légion*, dans la presse, dans les chambres, dans les arts, dans les cabarets et jusque dans le boudoir de nos cocottes, sœurs de lait de dona Sol. Hugo, lui-même, est un Hernani, pair de France. Et si don Carlos avait voulu; qui sait? Hernani, jeune encore, eût peut-être porté le collier d'Excellence! Girardin est un Hernani. Guizot, il est vrai, n'est qu'un don Gomez, mais Thiers est un Hernani refait. Jules Favre, *Hernani for ever*. Il porte déjà le collier de la catholique Académie. Faut-il nommer les cent autres, morts et vivants?

Pas un Français de talent, depuis quarante ans, n'a mis sa vie à la hauteur des principes affichés, pas un de nous (moi tout le premier, car moi aussi j'étais *hernanisé*), n'a agi comme il a parlé; pas un n'a eu ni n'aura du caractère, comme un héros de Corneille, de Racine et de Voltaire. Ils ont tous crié, gesticulé, versifié et caponné, comme Hernani. Ils ont tous imité ses fanfaronnades, ses accolades, ses œillades et ses chenapanades. Tous, comme lui, sauf un ou deux, ont crié :

« Qui veut gagner ici mille carolus d'or? »

Prenez ma tête. Puis, le moment venu, les Gomez et les Hernani, ont rivalisé de zèle, en s'écriant tour à tour : Ce n'est pas à toi à porter le premier coup, ce poignard sera mon plus beau jour. Et les compères et compagnons de se renvoyer la raquette, « à moi, à toi, » attendant avec impatience les trois coups de canon. Alors chacun brandissant le classique poignard a crié : Je veux que l'on me comp^{te} je suis un ci-devant bandit, un ci-devant conspirateur, un ci-devant démocrate, légitimiste, orléaniste,

on ne nous coupera pas la tête sans nos chapeaux et nos cocardes!

Et don Carlos de leur dire en souriant :

« Messieurs, on ne touchera pas à un cheveu de vos chapeaux. Voici les colliers! Quant à dona Sol, la France en a à revendre. Allez en acheter et ne craignez pas son poignard. Je lui ai mis un fourreau de diamants! »

Ce pauvre Louis-Philippe! Il a cru aux tirades de ses Hernanis et de ses Gomez! Il a cru aux compagnons de la forêt! Il a cru aux Thiers, aux Barrot, aux Billault, aux Lamartine, aux Berryer, aux Girardin, que sais-je? à *tutti quanti*! Et quand ces conspirateurs de feutre sont entrés dans le caveau, il a détalé sans attendre le premier coup de canon!

La République a encore cru à des Hernani, à leur cor, à leur poignard! Elle n'avait d'ailleurs pas assez de colliers d'or, et les colliers de fer lui ont répugné. Elle a cru au fantôme d'une presse romantique, éclectique, sans principe ni enthousiasme, ne croyant à rien, marchande seulement et devenant bandite pour venger le patrimoine et les titres d'un père, également bandit. Au lieu de chercher des caractères, elle a acclamé de vieux Hernanis partis à la recherche d'un don Carlos, pour lui subtiliser des titres et des colliers!

Je croyais qu'une douloureuse expérience de plusieurs années avait dessillé les yeux à la France sur ses erreurs de jeunesse; je croyais que, comme moi, elle avait reconnu ses propres fautes, au lieu de rejeter tout sur le compte du vainqueur; je croyais qu'elle s'était scrutée, qu'elle avait fait amende honorable, qu'elle avait reconnu n'avoir perdu ses droits que pour avoir manqué à tous ses devoirs. Eh bien, non! de nouveau elle acclame *Hernani*. Elle cherche le salut chez celui-là même qui est la cause de tous ses malheurs. Elle présente au loup le sceptre du berger!

Comment donc serait-il possible, à moins de n'avoir rien appris et d'avoir tout oublié, que toute la presse acclamât une œuvre pareille de félonie et de despotisme; comment donc tous les feuilletons du lundi, Sarcy seul excepté, tous les tenors des premiers-Paris, tous les barytons de l'entre-filet et de la chronique vont-ils hurlant des bravos jusqu'à l'enrouement? Croient-ils faire une niche au pouvoir en applaudissant l'auteur des *Châtiments*? Qu'ils le disent alors; que chacun ait le courage de dire ce qu'il pense de chaque œuvre. Quand un homme a inventé un poison, et qu'il en invente un autre comme contre-poison, cet homme mérite-t-il qu'on l'acclame comme un bienfaiteur? D'ailleurs, Hugo a-t-il jamais condamné ses œuvres de jeunesse? A-t-il dit, comme Corneille : « Là je me suis trompé, ici j'ai commis une faute; effacez cette œuvre comme une erreur de mes jeunes années. » Ne se croit-il pas infailible, plus que le pape, plus que Dieu lui-même? N'a-t-il pas écrit, depuis, *les Misérables*, œuvre de déraison, d'illogique et de réclames? A-t-il employé son génie et son temps à autre chose qu'à arrondir sa gloire, afin d'arrondir sa fortune? A-t-il jamais fait le moindre sacrifice à la démocratie? Et vous croyez servir la liberté en acclamant un créateur de pantins absolutistes, fussent-ils de pourpre. Vous, les Hernani du passé, du présent et du futur! Allons donc.

Mais, si j'étais le pouvoir, et que vous levassiez tous vos poignards contre moi, je dirais comme don Carlos :

« Messieurs, allez plus loin. » Et je vous ferais passer par le trou de mes colliers.

Quant à Napoléon III, le don Carlos de nos Hernani, voici ce que je lui dirais :

Sire, quand vous avez pris la France, elle était romantisée, éclectisée, incapable ni d'ordre, ni de liberté. Pas un Français, depuis quarante ans, ne croit à un principe idéal, au

point de lui sacrifier fortune et vie. Tout, en France, paroles et actions, est contradictoire. L'un se dit soldat de la liberté et se proclame chrétien, bien que le christianisme, comme qu'on l'eût habillé, n'ait jamais donné une heure de liberté à aucun de ses fidèles; l'autre se dit démocrate, crie : vive Hugo! et nie tout principe divin sans lequel il n'y a eu, il n'y aura jamais que le droit du plus fort. Nul ne croit qu'à sa passion, et la passion de chacun, c'est de jouir, de cumuler des dons Sol avec des colliers.

La France n'est pas à vendre, comme Rome du temps de Jugurtha, mais à louer! Le Français romantique, éclectique, c'est-à-dire énérvé, purgé de tout principe, de tout idéal, ne se croit jamais vendu, parce que c'est encore un pacte reposant sur la foi. Cette France, qui se dit jeune et qui n'est jeune que d'ignorance, croit faire acte d'indépendance en criant : vive *Hernani*! en applaudissant des niaiseries immorales panachées de baisers avinés. N'y faites aucune attention. Comme homme, comme Français, comme empereur, comme représentant de la justice, sans laquelle nul mortel n'est rien, vous nous devez la liberté. Sans liberté pleine et entière, pas de justice possible. Sans justice, nul pouvoir ne dure. S'il dure, c'est pour son châtement. Faites votre devoir, sire. Rendez-nous la liberté. Le devoir accompli seul garantit les droits. Mais ne craignez jamais rien de ces brailleurs de Panurge. Le jour où il faudra marcher sur eux, on y entrera comme dans du beurre. Ils auront beau brandir leurs poignards, crier : vive *Hernani*! sur un de vos signes, ils iront plus loin, sur un de vos colliers, ils viendront plus près!

Ces capitans de farce, comme Corneille déjà les appelle, ont corrompu non-seulement la France, mais toute l'Europe. On n'entend qu'eux! La liberté la plus complète seule peut les détruire. Tels le jour et l'air détruisent les créations spontanées et fourmillantes des ténèbres.

Depuis des siècles, sire, il y a en France quantité de mauvais rois, sur un petit nombre de bons. Des classes entières ont vécu dans la corruption comme nous, mais la littérature, ce sel de la terre qui conserve tout, a toujours eu un idéal, de la science et des principes; on pouvait saler et on salait avec elle les intelligences d'élite, les âmes bien nées et les esprits droits.

Depuis Hugo et sa bande ayant pris d'assaut le théâtre et la presse; depuis Cousin et sa clique, dans l'Université et dans les académies, le sel de la France est pourri, tout à fait pourri. Avec quoi salera-t-on?

Avec la poudre!

Sire, si puissants et absolus que soient les rois, ils ne sont pas maîtres des événements, qui sont les fils matériels des causes spirituelles, leurs mères. Or, depuis quarante ans, la France romantique, gothique et éclectique ne fabrique que ténèbres, ignorance, incroyance, tyrannie, injustice et esclavage. Sous nos yeux, l'Europe retourne vers le moyen âge, soit dans ses institutions sociales, soit dans sa politique, soit dans son art, soit dans ses meubles, soit dans ses modes, soit dans ses mœurs. Rien n'arrêtera ce mouvement rétrograde, avant qu'un immense incendie, au milieu d'une nuit de ténèbres, n'ait dévoré toutes ces torches, tous ces torchons. Nous et les hommes de notre âge, confinés au dix-huitième siècle, nous avons, malgré nous, servi de barrière à ces flots mêlés de sang et de boue remontant du passé pour inonder l'avenir. Nos pères, qui ont vaincu l'Europe, avaient digéré toute la raison de Voltaire, toute la poésie idéale de Rousseau. Mais malheur à la France future, malheur à l'humanité, si elles ne doivent compter que sur les fils d'Hernani, d'Antony et de Léone Léoni!

ALEXANDRE WEILL.